ENTRETIEN A PROPOS DU « NEOPAGANISME » (2005)

1) *Vous êtes apparu, à une époque, comme la cheville ouvrière intellectuelle du paganisme en Europe. Vous considériez-vous alors comme un néopaïen ? Comment avez-vous évolué spirituellement depuis ?*

« Cheville ouvrière », c'est beaucoup dire. Elevé dans la religion catholique, j'ai perdu assez tôt une foi chrétienne que j'avais prise très au sérieux à la fin de mon enfance. Au début des années soixante, à la fois par réaction contre cette éducation catholique que j'avais reçue (et dont le peu de crédibilité des réponses données aux questions fondamentales que je me posais m'avait déçu) et sous l'effet d'un certain nombre de lectures, j'ai oscillé entre un nietzschéisme classique, encore assez superficiel, et un néopositivisme qui, en matière de théorie de la connaissance, m'a amené aux frontières du scientisme. Ma grande affaire était de concilier l'inconciliable, en l'occurrence la pensée de Nietzsche et la critique décapante de la métaphysique menée par les représentants du Cercle de Vienne, Moritz Schlick et Hans Reichenbach principalement, mais aussi Rudolf Carnap ou Otto Neurath, dont Louis Rougier avait dès les années trente introduit les idées en France. Toutes ces philosophies étant étrangères ou hostiles au christianisme, il me semblait que l'on devait pouvoir en faire la synthèse. Dans cette intention, j'explorais des « voies moyennes » aussi différentes que celles correspondant aux philosophies de Bergson, Wittgenstein, Otto Driesch ou Ludwig van Bertalanffy. Tout cela n'a évidemment débouché sur rien. J'ai alors totalement rejeté le positivisme et le scientisme, dont les liens avec l'idéologie libérale m'étaient entre temps apparus évidents. Quant à Nietzsche, dont la pensée m'a longtemps semblé indépassable, je devais par la suite prendre quelque distance avec lui, essentiellement sous l'influence de Heidegger. Dans le même temps, l'athéisme m'est clairement apparu comme une position tout aussi métaphysique que la croyance en Dieu qu'il prétendait contredire. Enfin, la lecture d'un certain nombre d'ouvrages sur la place du sacré dans les cultures traditionnelles m'a convaincu qu'on ne se débarrassait pas si facilement de l'idée qu'il est en ce monde des choses qui nous dépassent infiniment. Mon goût de l'Antiquité, nourri par l'intérêt que j'ai toujours porté à l'archéologie, à la linguistique ou à l'histoire des religions, a probablement fait le reste. Dans le courant des années soixante-dix, j'ai commencé à écrire sur le paganisme et à employer mot « païen » dans une acception positive. En

1981, la publication de *Comment peut-on être païen ?*, ouvrage qui développait la matière d'un dossier paru un an plus tôt dans *Eléments* (« La libération païenne »), m'a permis, indirectement tout au moins (car je n'y parlais guère à la première personne) de faire un bilan de cette évolution.

Dans ce livre, je ne me souviens pas d'avoir employé le terme de « néopaïen ». Je parlais de paganisme, tout simplement, et je le faisais de la manière qui a toujours été la mienne : une approche intellectuelle et philosophique, mais aussi historique et « généalogique ». Il s'agissait pour moi, d'une part, de cerner ce qui séparait le plus fondamentalement le paganisme européen du christianisme et de la pensée biblique, et de l'autre de montrer en quoi nombre d'idéologies modernes d'apparence tout à fait profane pouvaient être considérées comme les héritières sécularisées de cette même pensée biblique ou chrétienne. Il y avait donc là l'amorce d'une réflexion sur la notion de sécularisation.

J'éprouve rarement le besoin de relire les livres que j'ai publiés. Mais je n'ignore pas que *Comment peut-on être païen ?* a continué, sans moi pourrait-on dire, à faire son chemin. Le livre a d'ailleurs déjà été traduit en allemand, en italien, en néerlandais, en espagnol et en russe, et il paraîtra prochainement en anglais. Je m'y reconnais toujours pour l'essentiel, ce qui veut dire que je n'ai pas tellement « évolué spirituellement » depuis. Cependant, si je devais le réécrire aujourd'hui, j'aurais quand même à tenir compte de ce qui m'a enrichi depuis. D'abord, j'éliminerais les quelques erreurs de perspective qui s'y sont glissées. Je ferais un usage plus mesuré de l'expression « judéo-christianisme », qui n'est certes pas fausse dans certaines acceptions précises, tant historiques que théologiques, mais qui, employée de façon trop systématique, fait bon marché des différences profondes existant entre le christianisme et le judaïsme. Enfin, j'aborderais certainement des problématiques nouvelles, dont je ne me souciais pas il y a une vingtaine d'années. Je ne me contenterais pas, par exemple, d'opposer la tolérance des religions païennes, fondée sur le polythéisme des valeurs, à l'intolérance constitutive de religions révélées. Je soulignerais aussi, comme Cornélius Castoriadis l'a fait dans son séminaire des années 1982-83, l'« opposition entre la tradition monothéiste en tant que tradition d'hétéronomie et la tradition grecque proprement dite, ou démocratique, en tant que tradition d'autonomie ». Cette opposition très importante, généralement ignorée par les païens « de droite » — dont les sentiments démocratiques tiennent bien souvent à l'aise sur un confetti —, avait en revanche été très bien perçue par certains socialistes français du XIXe siècle.

2) *La Nouvelle Droite est elle-même apparue aux yeux de certains comme un mouvement avant tout néopaïen. Etait-ce justifié ?*

Je ne le pense pas. La réflexion que j'ai exprimée à titre personnel

dans *Comment peut-on être païen ?* a certes trouvé une résonance somme toute naturelle dans cette mouvance : aujourd’hui comme hier, la grande majorité des membres de la ND, soit se considèrent eux-mêmes comme païens, soit éprouvent pour l’héritage du paganisme antique une évidente sympathie. Cependant, la ND a toujours compté en son sein une minorité de catholiques ou d’athées. Pour le dire autrement, il n’a jamais été requis de « profession de foi païenne » à aucun membre de la ND ! Par ailleurs, si l’on regarde les mouvances culturelles ou intellectuelles qui, en dehors de la France, ont collaboré le plus étroitement avec la ND — parfois jusqu’à s’identifier avec elle —, on constate immédiatement que nombre d’entre elles, généralement pour des raisons historiques, n’ont pas repris à leur compte ce qu’il y avait de plus « païen » dans le discours de la ND. De façon générale, c’est dans les pays de la partie nord de l’Europe que ce « paganisme » de la ND a été le mieux accueilli, alors qu’il a fréquemment été négligé ou laissé de côté dans les pays latins, plus anciennement christianisés. Cette différence d’appréciation n’a jamais fait obstacle à une coopération ou un travail commun qui s’est déroulé durant des décennies. Définir sans plus la ND comme un « groupe païen », ainsi qu’ont pu le faire certains catholiques intégristes ou des journalistes paresseux, revient donc à prendre la partie pour le tout. L’apport principal de la ND réside dans les innombrables travaux qu’elle a réalisés dans les aspects les plus divers du domaine des idées, non dans un de ces aspects seulement. Et l’on pourrait en dire tout autant de ma production ou de mon œuvre personnelle, qui est avant tout une œuvre de philosophie politique et d’histoire des idées.

3) *Avec le recul, l’accent mis par la suite par la ND sur le paganisme vous apparaît-il comme ayant été opportun ?*

Cette question rejoint évidemment la précédente. Mais c’est en effet une question que l’on peut se poser. Je pense personnellement qu’une critique en profondeur des grands « récits idéologiques » constitutifs de la modernité conduit nécessairement, pour des raisons de méthode généalogique précisément, à s’interroger sur leurs origines, et donc à déterminer la part de responsabilité du christianisme dans l’avènement des conditions qui ont présidé à leur émergence. (Je ne veux évidemment pas dire par là que les idéologies modernes sont des idéologies « chrétiennes », mais qu’on ne peut expliquer leur apparition qu’à partir d’un terreau d’origine où le christianisme est indéniablement impliqué. Le mot de Chesteron sur les « vérités chrétiennes devenues folles » correspond ici à une réalité). C’est un fait par ailleurs que la ND a toujours prêté de l’importance à la longue durée historique, et qu’elle a toujours porté un regard empreint de sympathie sur les cultures préchrétiennes qui sont à l’origine de notre civilisation (sans pour autant la résumer). Ces deux démarches conduisent tout naturellement à mettre en perspective l’affrontement du paganisme et du christianisme et à s’interroger sur sa signification. Aurait-on pu le faire sans s’affirmer « païen » d’une manière ou d’une autre ? C’est possible. Je n’ignore pas

ce qu'une telle autodésignation peut avoir d'étrange pour l'oreille d'un certain nombre de nos contemporains. D'un autre côté, c'était aussi une façon de reprendre toute une problématique qui fait partie de notre histoire, et de favoriser des prises de conscience qui avaient besoin d'être éveillées. Vieille histoire du verre à moitié vide et à moitié plein.

4) *On voit un certain nombre d'ex-membres de la ND se passionner depuis quelques années pour l'hindouisme, y compris pour sa version politique. Que pensez-vous de cet engouement ?*

D'abord qu'il ne concerne, à ma connaissance, qu'une ou deux personnes tout au plus. Il me paraît bien entendu très légitime de s'intéresser à l'Inde, à la fois compte tenu du rôle que ce pays-continent va être appelé à jouer dans les années qui viennent, et en considération du fait que l'hindouisme reste aujourd'hui la seule grande religion vivante issue du paganisme européen. Cela dit, je pense qu'il faut beaucoup de temps pour apprécier à sa juste valeur une réalité aussi complexe que la réalité indienne. N'étant pas un spécialiste, je me bornerai à dire que je me sens personnellement assez loin, sur le plan spirituel, de l'expérience d'Auroville, due aux disciples de Sri Aurobindo, tout comme je me sens assez loin, sur le plan politique, des orientations du BJP.

5) *Que pensez-vous de l'éventuelle émergence d'un néopaganisme que l'on pourrait qualifier d'archéofuturiste : soirées rave, musique techno, marquages physiques néotribaux comme les tatouages ou les piercings, etc.*

On pourrait faire une analyse « dumézilienne » des néopaganismes contemporains. A la première fonction correspondrait une approche spirituelle ou intellectuelle, fondée sur l'amicale connivence avec les œuvres et le système de valeurs que nous ont légués les grandes cultures et les religions de l'Antiquité. C'est évidemment dans une telle démarche que je pourrais me reconnaître. Les néopaganismes brutaux, intolérants et ethnocentrés, à base d'exaltation de la violence pure sur fond de musique *gothic* ou *hard metal*, qui ne sont bien souvent que des « paganismes » de caricature, se laisseraient aisément ranger dans la deuxième fonction. Quant à la troisième, on pourrait y placer à la fois, sur un versant « *soft* », les « paganismes » niais du type « *New Age* » et les néopiétismes naturalistes caractéristiques de certaines sectes, et, sur un versant plus « *hard* » les phénomènes que vous évoquez. Mais relèvent-ils vraiment d'un « néopaganisme » ? Le terme de « néotribalisme » serait sans doute plus approprié. Bien entendu, il n'est pas difficile d'en identifier des éléments qu'on pourrait appeler « dionysiaques », mais ce serait au sens que donne à ce mot un Michel Maffesoli. J'ai l'impression, en d'autres termes, que l'on est en présence d'un phénomène sociologique plus que d'un phénomène doté d'une quelconque valeur spirituelle. Ce qui ne veut pas dire qu'il manque d'intérêt. Le

néotribalisme témoigne d'un vitalisme élémentaire, d'une nostalgie de la « barbarité », où l'on peut voir une réaction contre l'intellectualisme abstrait d'une société qui se veut gouvernée par une desséchante rationalité. Une telle attitude comporte néanmoins des risques évidents, à commencer par celui de n'inspirer qu'une rébellion superficielle à base d'agitation bruyante et de pure expression de soi.

6) *Vous avez été un critique sévère du christianisme. Or, vous avez écrit un petit ouvrage sur Jésus et ses frères. Votre pensée sur cette foi a-t-elle évolué ? Condamnez-vous toujours toutes les formes du monothéisme ?*

Je ne pense pas que mon essai sur Jésus et ses frères ait spécialement enchanté les lecteurs chrétiens, qui sont convaincus de la naissance virginale de Jésus et croient que ses frères n'étaient que des « cousins » ! Je vois donc mal en quoi le fait d'écrire sur un tel sujet ferait de moi un critique moins « sévère » du christanisme que je ne l'ai été. La vérité est que le monothéisme en général, et le christianisme en particulier, me sont tout aussi étrangers aujourd'hui qu'ils l'étaient qu'hier. Il n'en est pas moins vrai que je ne me définirai certainement pas par mon opposition au christianisme, car ce serait encore rester dans sa dépendance. Mais surtout, je me suis toujours appliqué à ne pas répondre à l'intolérance chrétienne par une intolérance inverse. Je critique le christianisme parce que je le crois critiquable, je ne critique pas les chrétiens. Ils rentrent pour moi dans la catégorie des gens qui ont au moins le mérite de croire à quelque chose dans une époque où la plupart des gens, gagnés par le matérialisme pratique et l'utilitarisme marchand, ne croient plus à rien. Je ne critique pas non plus les prêtres : ils ont mis leur vie entière au service de leurs convictions, ce que je respecte et admire — quelles que soient ces convictions. Ma critique, enfin, n'est pas de type essentialiste. Elle ne me fait pas perdre de vue en quoi, d'une époque à l'autre, le christianisme a pu varier. Il n'y a qu'une Eglise catholique, mais je ne confonds pas pour autant François d'Assise et Torquemada. La lecture d'Origène et de Tertullien m'accable, celle de Péguy et de Bernanos me touche au plus profond. Quant aux « croix ostentatoires », au foulard islamique et autres *kippas*, ils me gênent assurément moins que la laideur du monde actuel et le spectacle quotidien de la publicité !

Alain de Benoist